

André Hardellet
Les sablières de la mémoire

André Girard

Numéro 45, septembre–octobre–novembre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19941ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Girard, A. (1991). André Hardellet : les sablières de la mémoire. *Nuit blanche*, (45), 32–32.

André Hardellet

Les sablières de la mémoire



André Hardellet

Photo Robert Doisneau, Rapho

Mais ne cherchez pas ces lieux sur une carte. La topographie qu'André Hardellet emprunte est faite de raccourcis, finement obliques. Et ses déplacements se font dans le temps. Une halte miraculeuse et le passé se révèle à côté de lui, un passé qui est achèvement différé et duquel le futur reste indissociable.

Hardellet est de ceux qui jamais n'auront cessé de jouer, avec, toujours, ce sérieux et cette foi que seule l'enfance connaît. Une sorte d'appel au secours, quand l'adulte veut ressusciter les minutes heureuses. *Donnez-moi le temps* paraît en 1973, un an avant sa mort. Dans un album de photographies, le regard de l'écopier sur l'une d'elles — St-Raphaël, 1918, André Hardellet a 8 ans — retient son attention ; lui seul est vrai, la pose, l'allure ne sont que boniment pour les parents. « C'est par erreur que l'on me croit devant l'appareil ; en réalité je traîne sur le port, je longe le chemin des douaniers (...), j'ai le sursis. » (p. 283)

L'écrivain avait la passion des images d'autrefois. Collectionneur de

Un terrain vague, les berges d'un canal, un bois proche de Paris, André Hardellet parcourt ces lieux avec lenteur, ce luxe suprême. Sous le signe de la flânerie, de la fugue et de l'affût, il ponctue ses déambulations d'arrêts. Les petits faits et les nuances deviennent saisons lumineuses.

cartes postales, amateur de vieilles photographies, celles de Nadar et de Bayard stimulent, chez lui, la fragile machinerie de réminiscences et « laissent entendre qu'il se passe quelque chose derrière ce qu'elles nous montrent, quelque chose de beaucoup plus important pour nous, et qu'il suffirait de découvrir pour nous connaître, nous reconnaître enfin » (p. 223).

Arrêt sur image, le regard se pose ; cela vient avec l'habitude. André Hardellet a les attitudes du voyeur, lorsque celui-ci est un homme égaré, frappé de stupeur. Il a surpris « une faille dans les façades qui bouchent les regards » (p. 89). Mais ce n'est pas le voyeurisme d'un homme ivre ou d'un pornographe. Il espionne et imagine beaucoup, autant dire qu'il contemple. Tel un savant, il va effriter la terre entre ses doigts, la flairer. Une pierre dans ses mains, il y examine les empreintes des coquilles anciennes, des spirales émoussées. Les odeurs sont autant de relais, elles mènent parfois à des trésors enfouis dans la mémoire ancestrale. « Il se rappelle qu'il a existé pierre, carrière, grain de sable, tesson de bouteille. (...) il atteint leur repos, leur éternité, leur consentement à une existence inépuisable » (p. 106).

Une charge s'est accumulée, celle du Temps. La mémoire est ici provoquée, sollicitée. Une image s'impose, elle émet un accord dont la cause reste obscure. Sous une épaisse couche d'oubli veut se faire jour une lointaine ressemblance. La mémoire volontaire, « avec ses impertinences, ses manques et ses travestissements » (p.274) est mise à contribution ; un mystérieux déménageur avec

qui vous faites le tour d'une pièce pas à pas. Une faille soudain s'ouvre, un détail frappe par son évidence. Mécanisme libérateur de la mémoire affective, qui ressaisit tout ce qui jusqu'alors n'était que méandres de sable et de sommeil.

« Il faut se faire attentif, aux aguets, mais décontracté, ouvert à tous les appels. Perméable, sans but précis sinon briser l'enveloppe qui nous enferme sur nous-mêmes et sur l'instant présent. J'ai souvent l'impression qu'il suffit de ne pas gêner cela qui nous sollicite, de ne pas étouffer les voix, qui dans leur intraduisible langage, nous parlent de notre seul et vrai pays natal. Il serait vain de chercher celui-ci sur une carte ou dans une mairie : vous êtes né bien avant que l'on s'emploie à épingler sur vous une étiquette d'état civil — du moins je le crois » (p. 270).

À quelques pas de chez lui, André Hardellet aime à s'égarer au pays de la fable et de la ruse. Promeneur sans méfiance, cheminant avec ses ombres familières (Nerval fait partie de celles-ci), il s'attarde à un paysage dont la forme est celle des jours abolis. Une étrange école buissonnière. Un rien de chimère dans les yeux, et une petite musique prompte à caresser l'émerveillement.

« Sans la chercher, j'ai trouvé l'entrée du labyrinthe, j'ai suivi les couloirs, traversé les chambres où brûle toujours, pour l'hôte imprévu, l'opium des vieilles lunes. » (p. 396) ■

par André Girard

André Hardellet, *Œuvres I*, Gallimard, Coll. L'Arpenteur, 1990, 430 p.